

L'hygiène du maréchal était célèbre à l'armée d'Afrique et à l'armée de Crimée.

On savait qu'il ne s'étendait jamais dans le fauteuil où il passait la nuit et dormait tout habillé, sans s'être entraîné, comme le luteur antique, par un toilette complète, et entièrement préparé pour les fatigues du lendemain.

Grand amateur de chevaux, l'homme de guerre connaissait le prix de ses soins hygiéniques.

Dans des traditions de famille, aurait pu retrouver d'ailleurs, comment nos ancêtres formaient les superbes organisations militaires que nous admirons.

Pas plus au physique qu'au moral, le maréchal de MacMahon ne voulait dégénérer.

Quoique rentré dans l'infanterie pour commander un bataillon de chasseurs à pied, après avoir servi avec distinction dans l'état-major, MacMahon montait toujours des chevaux xde pur sang. Il les maniait avec une dextérité rare et parfois il a dû ses plus beaux succès à son habileté de cavalier.

Si nous en avions le loisir, nous dirions comment il venait d'un trait d'Ozan à Tlemcen, à travers tout un pays arabe, laissant derrière lui son aide-de-camp, qui s'attardait à sa suite.

Il est vrai que cet aide-de-camp était Junot d'Abrantès, nature artiste, dessinateur éminent, et qu'il y a des sites ravissants tout le long du chemin.

Nous dirions encore et surtout comment, après Turbigo, il alla de sa personne chercher la division Espinasse en retard et assurer le succès du mouvement tournant qui nous donna la victoire de Magenta. Pour attendre son but, le général eut à traverser des nuées de Croates et à courir, toute bride lâchée, sous le feu ennemi.

Mais rien de tout cela n'était capable de dérouter un cavalier tel que lui.

Les hauts faits de guerre abondent dans la carrière du maréchal MacMahon.

C'est lui qui a eu l'honneur de conduire la colonne d'assaut qui entra dans la redoute de Malakoff par la gorge, le 8 septembre 1855. Dès le début de la journée, il prit le commandement des mains défaillantes de Bosquet, grièvement blessé.

Les soldats n'eurent pas le temps de s'apercevoir du changement de direction. L'élan était donné et dans toute la colonne depuis le chef jusqu'au dernier homme, ce fut à qui montrerait le plus d'ardeur, le plus d'intrépidité pour ajouter un laurier de plus au drapeau national.

On sait ce qui arriva, dès que l'étendard du 20e de ligne eût été planté sur les pierres croulantes de Malakoff; la conquête fut défendue avec une ténacité que rien ne put ébranler. En entrant dans la forteresse, MacMahon avait dit qu'il ne la céderait plus, même mort.

Il est de ceux qui tiennent parole.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. La vie entière de MacMahon est résumée dans la devise qui se lit encore sur la porte du vieux manoir de Killarney : "Servir loyalement."

THOMAS GRIMM.

LE GÉNÉRAL TROCHU.

L'ex-gouverneur de Paris, ex-président du gouvernement provisoire et général en chef des armées françaises, est, comme l'on sait, un orateur distingué. Il a fait usage de son talent pour exposer sa défense devant l'Assemblée nationale de Versailles et donner les causes des désastres de la France et de la capitulation de Paris en particulier. Il a parlé pendant deux jours.

Le plan sur lequel le général Trochu a établi sa défense n'est pas neuf. Depuis le commencement jusqu'à la fin, soit qu'il défende la part qu'il a prise à la révolution du 4 septembre, soit qu'il veuille justifier sa conduite comme président de la Défense nationale et commandant en chef de Paris, le général Trochu s'attache à son plan de se glorifier lui-même en noircissant les autres. Le portrait que le général Trochu a fait de lui-même dans les deux séances de l'Assemblée nationale est celui d'un homme de grand génie, d'une honnêteté sans égale, et d'un patriotisme exceptionnel, dont les intentions nobles et sages ont été contrecarrées par la faiblesse et la méchanceté du monde dans lequel il vit, et pour lequel il travaille.

Nous ne dirons rien, pour le moment, de la défense de Paris, ni des conseils qu'il avait donnés à l'égard de l'organisation de l'armée et du plan de campagne après les premières défaites, conseils au mépris desquels le général Trochu attribue les malheurs de la France. Ce sont de graves questions, qui ne peuvent être honnêtement discutées qu'après que les personnes sur lesquelles le général Trochu jette le blâme, auront été entendues. Mais la part que le général a prise à la révolution du 4 septembre, même telle qu'il l'explique, n'est pas de nature à satisfaire ceux qui désirent le croire l'homme d'honneur qu'il fait profession d'être. — (Standard).

Le général Trochu ne veut naturellement pas que la responsabilité des calamités récentes de la France retombe sur lui. Dans son discours de deux jours à l'Assemblée nationale, il a décrit la part qu'il a prise aux événements qui ont déterminé la chute de l'empire et le siège de Paris, et ses conclusions semblent être que tout est allé de travers simplement parce qu'il a été appelé trop tard pour agir, et qu'on ne l'a jamais laissé faire ce qu'il voulait.

Il convient que c'est sans aucune espérance de succès qu'il s'est préparé à défendre Paris contre l'ennemi victorieux.

Il n'a jamais été, affirme-t-il, d'un tempérament aussi plein de confiance dans le succès, aussi léger, que l'est généralement le caractère français. La défense de la capitale, par ses seules ressources et sans espoir de secours d'une armée du dehors, n'était autre chose, à son avis, "qu'un acte de folie héroïque." Cependant, il l'a acceptée, comptant sur le chapitre des accidents, et espérant que l'Angleterre, l'Italie ou l'Amérique lui viendrait en aide.

Cependant, le général Trochu savait bien que l'empereur, avant la guerre, avait renoncé à la terre pour se gagner un allié sur le champ de bataille. Comment la France désarmée, écrasée en septembre, pouvait-elle éveiller les sympathies qui lui avaient fait défaut en juillet, lorsqu'elle était dans la plénitude de sa puissance?

Les recrues de Gambetta ne lui ont jamais inspiré qu'un suprême mépris. Il a toujours pensé, avec Bismarck, que des "hommes armés de fusils" n'étaient d'aucune valeur en présence des arsenaux d'une nation. Enfin, le général Trochu croit qu'il a parfaitement plaidé sa cause, et que par sa réputation d'honnête homme, il est au-dessus de tout reproche. Nous ne sommes pas certains qu'un génie plus élevé ou une volonté plus ferme que la sienne eussent pu vaincre les innombrables difficultés de sa position. Mais, bien qu'il ne soit pas

sans quelque habileté réelle, il n'a pas fait preuve d'un génie transcendant ni d'une grande fermeté de vouloir. Trochu n'était certainement pas l'homme qu'il fallait à Paris; nous n'en voulons d'autre preuve que la sublime ignorance avec laquelle il s'est accusé lui-même, dans le discours qu'il avait préparé pour sa défense. — (Times.)

Les généraux Trochu et Chanzy viennent d'exposer leur défense aux yeux du monde entier. Il y a un proverbe français qui dit : "Qui s'excuse s'accuse." Mais les généraux Trochu et Chanzy ne cherchent pas à s'excuser; ils accusent les autres, et leurs accusations sont très-graves. Mais, plus nous lisons ces discours et ces accusations, et plus nous voyons que la principale cause des désastres de la France y brille par son absence.

DURÉE DES DERNIÈRES GUERRES EUROPÉENNES.

Guerre de Crimée, de 1853 à 1856. — La Turquie déclare la guerre à la Russie le 5 octobre 1853. Le 1er novembre de la même année, déclaration de guerre par la Russie à la Turquie. Le 27, 28 mars 1854, de leur côté la France et l'Angleterre déclarent la guerre à la Russie. Le 20 septembre, bataille de l'Alma; le 25 octobre, bataille de Balaklava; le 5 novembre, 1854, bataille d'Inkermann. Le 29 janvier 1855, la Sardaigne se joint aux Alliés. Prise de Malakoff par les Français le 8 septembre. Le 10, chute de Sébastopol après 10 mois et 24 jours de siège. De son côté, la Suède, le 21 novembre, se range du côté des Alliés. Le 29 février 1856, suspension des hostilités. Cette guerre des Puissances de l'Occident contre la Russie avait duré 2 ans moins un mois. Elle a coûté 95,615 soldats à la France; 22,182 à l'Angleterre; 2,149 au Piémont, 35,000 à la Turquie et 630,000 à la Russie. Total des pertes, 784,991 soldats. Ces chiffres sont authentiques.

Campagne d'Italie, 1859. — L'ultimatum de l'Autriche ayant été rejeté par la Sardaigne le 28 avril. Les Autrichiens traversent le Tésin le 27. Le 3 mai, les Français entrent dans Gènes. Le 20, bataille de Montebello; le 30-31, bataille de Magenta; le 24 juin à lieu la bataille de Solferino. La paix de Villa Franca fut signée le 11 juillet. Les hostilités avaient duré à peu près dix semaines.

Au commencement de 1864, des difficultés surviennent entre le Danemark et la Prusse, et l'invasion par cette dernière du Schleswig, le 1er février, est le signal de l'ouverture des hostilités. Le 18 avril, les Prussiens s'emparent de Duppel, puis d'Alsen le 9 juillet. Traité de paix entre le Danemark et l'Allemagne signé à Vienne le 30 octobre. Les hostilités avaient duré 22 semaines.

Puis vient la guerre faite à l'Autriche par la Prusse et l'Italie en 1866. L'Italie déclare la guerre à l'Autriche le 20 juin. Le 24 a lieu la bataille de Curtoza. Le 3 juillet, désastre de Sadowa où les Autrichiens sont taillés en pièces. Traité de paix entre la Prusse et l'Autriche signé à Prague le 23 août. Le 4 octobre suivant, à Vienne, l'Italie de son côté signe un traité de paix avec l'Autriche. Les hostilités n'avaient duré que 5 semaines.

Guerre franco-prussienne, 1870-71. Le 15 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Prusse. Le 24, premier sang versé à Gravelotte.

Le 4 août, 10,000 français sont mis en déroute par 80,000 allemands près de Weissembourg, après une lutte acharnée qui dura trois heures, et pendant laquelle le brave général Douai fut tué. C'est là qu'un régiment de Turcos fit cette charge héroïque et enleva trente-cinq canons à l'ennemi.

Le 6 août fut livrée la bataille de Woerth, où 35,000 français sous la conduite du maréchal MacMahon, tinrent tête depuis 8 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, à 150,000 prussiens. C'est alors de cet épouvantable bataille que quatre mille zouaves et turcos formant la gauche de MacMahon, repoussèrent pendant quatre heures les attaques répétées des 80,000 hommes de la droite des Prussiens. En somme, ceux-ci perdirent pendant cette journée mémorable 30,000 tués et blessés contre les français 15,000.

Le 9 août, le dernier soldat français quitte Rome.

Le 16 et 18 — Gravelotte, où les Français, inférieurs en nombre comme toujours du reste, se battirent en héros et firent des prodiges de valeur. Ils laissèrent sur le champ de bataille 45,000 morts et blessés et les Prussiens 40,000. Tout auprès est un ruisseau où l'eau avait tari. Le 18 août, il y coulait du sang.

Le 31 août, les Prussiens sont battus à Bazeilles. Bazeilles, qui dut être un beau village et dont les ruines crient vengeance, comptaient à peu près trois cents maisons. Quatre sont restées debout.

Le 1er septembre, bataille de Sedan. 300,000 Prussiens, 100,000 Français. — Perte des Prussiens, 40,000; des Français, 20,000. Le 2, la capitulation!

Le 4, Napoléon III est déposé et la république proclamée à Paris.

Le 16, quatre cent mille Prussiens entourent Paris.

(Le 20 septembre, prise de Rome par les Italiens.)

Le 27, la capitulation de Strasbourg après 66 jours de siège, pendant lesquels trois quartiers ont été complètement démolis. Ce qui fait dire à un correspondant : "Je me flatte d'avoir vu à Pompéi quelque chose d'assez complet en fait de ruines, mais ici les canons prussiens ont fait mieux que le Vésuve. Ils n'ont pas laissé un mur debout."

Le 11 octobre, Orléans tombe au pouvoir des prussiens, après une lutte acharnée où grand nombre de zouaves français trouvèrent une mort glorieuse.

Le 27, capitulation de Metz. Bazaine, à la tête de 150,000 hommes se rend sans conditions. Le siège de Metz avait duré plus de deux mois.

Le 7 novembre, reprise d'Orléans par les français sous la conduite du général Aurèle de Paladines.

(Le 8, Gortschakoff envoie sa fameuse note aux représentants de la Russie auprès des puissances étrangères.) Le même jour, Verdun capitula.

Le 24, capitulation de Thionville après trois mois de siège et 56 heures de bombardement. "L'ennemi n'aurait pas mieux bombardé," écrit un correspondant à la date du 29 mai dernier. "Cinq maisons seules sont restées intactes. Les ruines sont partout."

Le 4 décembre, Orléans est repris par les allemands.

Le 20, le roi Guillaume accepte le titre d'Empereur d'Allemagne.

Le 28 janvier 1871, chute de Paris après 4 mois et 11 jours de siège.

Le 10 mai, traité de paix entre la France et la Prusse signé à Francfort.

Les hostilités avaient duré 6 mois.

UNE OPINION D'ALEXANDRE DUMAS, FILS.

A ceux qui se demandent : "Où est l'homme qui nous sauvera?" Alexandre Dumas répond : "Ne le cherchez pas si loin, cet homme, vous l'avez sous la main; cet homme c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous. Soyons chacun un homme et l'homme providentiel, le grand homme que l'on finit toujours par renverser et par maudire, devient complètement inutile. C'est la société qui doit se moraliser, se régénérer; il faut que ceux qui possèdent viennent en aide à ceux qui ne possèdent pas; il faut que ceux qui savent enseignent ceux qui ne savent pas; il faut que ceux qui travaillent fassent travailler ceux qui ne travaillent pas, qu'on les extermine impitoyablement, s'ils s'y refusent." L'oisif doit disparaître du monde. Que chacun de nous, ou, pour ne rien exagérer, qu'un sur deux, sur trois même, parmi les Français, soit bien résolu à ce que cela soit, et dans dix ans la France aura payé ses milliards, elle aura repris l'Alsace et la Lorraine, et cela fait, qu'elle ait la royauté, l'empire ou la République, ce sera sans aucune importance. Son gouvernement sera ce qu'elle sera.

LA FOLLE DE CACHAN AUX AVANT-POSTES DE BAGNEUX.

Le 20 novembre, du côté de Bagneux, une femme d'une quarantaine d'années, mise très-convenablement, se présentait à des mobiles et leur disait : "Je me suis chargée de tuer tous les Prussiens et je viens ici pour remplir ma mission."

Vous devinez l'étonnement que causèrent ces paroles. Puis on rit. Mais alors, elle, tirant un revolver de sa poche :

— Vous avez tort de rire.... Et vous verrez que je les tue-rai tous.

On s'aperçut bien vite que la pauvre femme était folle; aussi ne fut-on pas sans inquiétude en lui voyant une arme entre les mains. Deux moblots, par crainte d'accident, lui enlevèrent son revolver. La malheureuse se mit à pousser des cris et à fondre en larmes.

— Je ne suis pas méchante, je n'ai jamais fait de mal à personne, je veux venger mon mari et mon enfant qu'ils m'ont tués....

Une émotion profonde saisit les spectateurs de cette triste scène. Après s'être assurés que le revolver n'était pas chargé, ils le remirent à la folle. Chacun, du reste, s'empressa autour d'elle et chercha à la consoler.

Tout à coup, après avoir parlé avec une grande exaltation, elle se mit à courir en avant en poussant des cris, en injuriant les Prussiens et en brandissant son revolver.

Le danger était terrible. Les sentinelles ennemies pouvaient l'apercevoir et faire feu sur elle. A deux ou trois cents mètres de là, on avait vu des soldats bavarois. Cette malheureuse allait à une mort certaine.

Un mobile s'élança sur ses traces. Mais elle allait vite et elle quittait le chemin et courait à travers champs pour chercher à lui échapper. Ce qu'on avait prévu arriva : cinq ou six détonations retentirent. Le mobile, sans se décourager, poursuivit sa course et parvint à rattraper la pauvre femme. Une véritable lutte s'engagea entre eux. De peur qu'on ne les mit de nouveau en joue, notre mobile renversa la folle et appela ses camarades à son aide.

On l'enleva, on la transporta derrière une barricade, non sans avoir eu à essuyer le feu des Prussiens. Cette femme entra d'abord dans un accès de rage épouvantable; puis elle tomba dans un grand abattement. De grosses larmes ruisselaient sur ses joues. Quand on lui parlait, elle regardait d'un air étonné et ne répondait pas.

Enfin on la confia à deux hommes qui la reconduisirent à Paris.

— Vous avez tort, dit-elle en partant. Ils m'ont tué mon mari et mon fils, n'est-ce pas juste que je les tue?

Inutile de dire quelle émotion cette pauvre folle causa à nos mobiles.

LES JEUNES MARIÉS A NIAGARA.

Rien de plus intéressant et de plus plaisant que de voir arriver aux hôtels les omnibus qui viennent de chercher les voyageurs des différents trains. Le nouveau marié s'empresse de sauter hors de la voiture, et avec un air d'importance tout nouveau, aide sa jeune épouse à descendre. Ce premier devoir rempli, il s'empresse de telle façon d'aller voir aux bagages qu'on jurerait que toute sa vie il n'a fait que veiller aux effets de voyage d'une dame. On entre. Le jeune marié conduit sa femme dans la salle d'attente et s'empresse d'aller inscrire son nom et celui de son épouse de l'air d'un homme habitué à pareille chose. Les garçons, d'ailleurs, prennent un air de circonstance et se donnent garde de s'apercevoir que monsieur n'est marié que depuis vingt-quatre heures. Cependant, ils ont des égards inaccoutumés pour lui et sa jeune épouse. Ils leur donnent la plus jolie chambre de l'hôtel et ont pour eux une considération qu'il ne témoignait pas à tout le monde, aux vieux mariés surtout. Ces garçons sont charmants : on dirait qu'ils sont les amis ou les parents des jeunes époux; ils les regardent d'un air extraordinairement touchant. Enfin les bagages arrivent : c'est le garçon en chef qui commande la manœuvre, ses compagnons portent avec respect les valises, les paquets, les boîtes et tous ces riens que traînent les dames avec elles. Oh! comme la jeune mariée rougit lorsqu'elle voit son nouveau nom écrit sur la valise que porte l'un des garçons.

Le marié n'a plus l'air vainqueur qu'il avait en arrivant : cependant, il fait bonne contenance; de son côté, sa jeune femme, de plus en plus troublée, lui envie une assurance qu'il n'a pas. Enfin, les paquets sont rentrés et la chambre est prête. Comme la jeune femme est contente! Elle s'empresse de s'y rendre afin de se soustraire à tous ces regards curieux braqués sur elle.

Des gens qui n'avaient pas grand-chose à faire ont trouvé et donné à leurs contemporains un moyen facile de se convaincre d'après les registres où s'inscrivent les voyageurs, dans les hôtels, si le couple inscrit est marié depuis peu. Le nom est écrit sans soin, mais les mots : "et sa femme" sont écrits avec un soin et une précision auxquels on ne peut se tromper. Tous ces jeunes maris, disent-ils, écrivent toujours M. un tel "et sa femme," tandis que les vieux écrivent M. et Mme X. Ce que c'est que l'expérience.

A. C.

Pope était mal fait, enclut à la raillerie et au sarcasme. Voulant un jour embarrasser le jeune lord Hyde, il lui dit : "Savez-vous ce que c'est qu'un point d'interrogation?" — C'est, répondit le jeune lord, une petite figure, crochue toujours prête à questionner."